

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 34.

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

JEUDI, 24 AOUT 1882

NOTRE PRIME

Nous annonçons à nos abonnés que la Prime que nous leur offrirons cette année sera beaucoup plus belle que toutes celles que nous avons offertes jusqu'ici. Cette prime sera prête vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre prochain.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* informe ses abonnés de Montréal et des environs qu'à dater de LUNDI PROCHAIN des agents autorisés se présenteront chez eux pour collecter l'argent dû. L'administration espère que ces agents seront bien reçus, que les abonnés se feront un devoir de répondre à l'appel qui leur est fait.

CONGRÈS FORESTIER

Lundi et mardi derniers, une société américaine qui s'appelle *American Forestry*, a tenu ses séances dans notre ville. C'est une association qui a pour but l'étude de tout ce qui regarde les forêts. Elle s'occupe des moyens de les conserver, du reboisement des parties du pays propres à la sylviculture.

Dans les séances du congrès tenu ces jours derniers à Montréal, la question forestière a été étudiée sous tous ses aspects. Nous espérons pouvoir donner, dans un de nos prochains numéros, un aperçu de ces travaux qui doivent nous intéresser à plus d'un titre.

C'est la dévastation des forêts américaines qui a inspiré à quelques hommes d'initiative l'idée de fonder cette société, afin de répandre parmi le peuple américain des notions pratiques sur la conservation des bois de haute futaie et le reboisement des forêts dévastées. Ne souffrons-nous pas des maux dont les Américains ont à se plaindre ? Nos forêts n'ont-elles pas été pillées, dévastées à un point alarmant pour l'avenir ? Le commerce, qui ne voit dans l'exploitation de nos forêts que le moyen de battre monnaie, a détruit autant de bois qu'il en a vendu. Il y est allé avec une telle rage, que plusieurs essences de nos forêts ont disparu, et que ce qui reste de bois est aujourd'hui d'une qualité inférieure. Il a été constaté que le volume de nos bois d'œuvre a diminué d'un tiers au moins depuis vingt ans.

Pourquoi ne formerions-nous pas une union forestière qui s'occuperait de cette question si vitale pour nous, et qui finira tôt ou tard par s'imposer à notre attention peut-être d'une façon brutale ?

Le gouvernement de Québec pourrait peut-être soumettre la question à l'étude en ce qui le regarde. Il pourrait se demander s'il retire de nos forêts tout ce qu'elles devraient lui donner ; si le temps n'est pas arrivé pour lui de partager avec les marchands de bois les profits énormes qu'ils retirent de l'exploitation de nos forêts !

La question est immense, complexe, touche à des intérêts puissants, et le gouvernement ne pourra la régler qu'avec le concours de l'opinion publique. Et celle-ci ne sera en état de lui donner ce concours que si elle a été préalablement éclairée.

M. ANTOINE GÉRIN-LAJOIE

Il y a des hommes de valeur—en très petit nombre—qui mettent autant de soin à cacher leur mérite que d'autres se donnent de mal pour étaler leur médiocrité. M. Lajoie appartenait à cette première catégorie ; jamais nous n'avons rencontré dans la vie une personne plus modeste, plus prête à s'effacer, à laisser ses émules se mettre en lumière. Il semblait ignorer son talent, quoiqu'il eût conscience de sa force. Était-il d'avis que la renommée—pour lui la gloire—ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'obtenir ? Nous inclinons à le croire. Mais son mérite devait percer, et le nom de M. Lajoie est depuis longtemps entouré d'une auréole. Comment concilier cet effacement volontaire, cette modestie avec cette réputation d'homme remarquable si bien fondée parmi nous ! Il a fallu un puissant ressort pour lancer en dehors cette nature qui ne demandait que le calme où se complait le sage. C'est que M. Lajoie avait autant de patriotisme que de modestie. Il s'est livré chez lui un combat entre ces deux vertus, et le désir d'être utile aux siens l'emportant, l'a fait parfois sortir de son isolement.

Comme tous ses contemporains arrivés au succès, M. Lajoie a débuté dans la carrière avec la pauvreté pour compagne. Hélas ! les Canadiens d'il y a cinquante ans n'étaient pas riches ; il est vrai que la fortune ne les a pas encore gâtés, mais le présent est à coup sûr bien plus doré que ne l'était le passé. Il entra dans le journalisme, qui se ressentait de l'état général du pays. Lorsque la clientèle d'une feuille est peu nombreuse, les propriétaires ne font que de maigres rentes aux rédacteurs. M. Lajoie donnait donc à la *Minerve* (1845 à 1852) le plus solide de son talent, et ne recevait en échange que juste ce qu'il faut pour paraître nourri et habillé ! Le jeune écrivain ne regardait guère sa pauvre détroque. Les soucis de la politique, les angoisses patriotiques l'absorbaient, et il se demandait avec anxiété si M. LaFontaine, dont il était le disciple et l'admirateur, pourrait faire sortir notre salut de l'acte d'union machiné pour notre perte ?

Le journalisme militant ne pouvait convenir longtemps à une nature aussi calme, aussi ennemie du bruit. Tout le portait vers l'étude, et ce fut une bonne fortune pour les lettres et la bibliographie canadiennes que l'entrée du jeune Lajoie à la Bibliothèque du Parlement. C'est comme bibliothécaire qu'il est moins connu, et c'est peut-être en cette qualité qu'il mérite le plus de l'être. Grâce à sa vive intelligence, il sut bientôt définir les devoirs qui découlaient de ses nouvelles fonctions. Il comprit bien vite qu'un bibliothécaire n'est pas, comme certaines gens ont encore ici la naïveté de le croire, une espèce d'automate qui connaît la place des livres sur les rayons, ni non plus un homme qui concentre son attention sur une des parties de la science à l'exclusion des autres. Non. M. Lajoie vit clair du premier coup d'œil qu'il jeta autour de lui. Il vit l'immensité de connaissances qu'il fallait acquérir pour devenir un bibliothécaire, et il eut la noble ambition de prétendre à l'universalité de la science dans la mesure de ce que peut embrasser l'esprit humain. En quel ques années, il put mettre au service du Parlement, au service des centaines de personnes qui, de tous les points du pays l'consultaient, une science qui n'était jamais en défaut, et une complaisance que rien ne rebutait. Il était savant et bon comme un bénédictin.

Bibliographe et bibliophile, il connaissait et aimait les livres ; les belles éditions, les éditions rares : les Aldes, les Elzevier, les Etienne, les Baskerville, lui étaient aussi familiers que le sont à ses contemporains les éditions canadiennes. C'est ici le moment de dire qu'on lui doit le grand catalogue raisonné de la Bibliothèque Fédérale, publié en 1857. C'est le premier travail de ce genre mené à bonne fin dans notre pays, et ceux qui n'ont jamais fait le catalogue d'une bibliothèque particulière, ne peuvent se rendre compte de la somme de travail que représentent les 1,700 pages de ce volume ! Il a fondé la bibliothèque française du Parlement ; il l'a organisée dans toutes ses parties, y accumulant des richesses, des trésors qui font foi de ses connaissances bibliographiques.

Nous disions tantôt qu'un sentiment élevé avait seul pu vaincre sa modestie. Oui, s'il est sorti de son effacement, ce n'a été que pour rendre service à son pays. C'est parce que le rouage des institutions parlementaires n'était connu que du petit nombre de ses compatriotes, qu'il donna à l'imprimeur son *Catholicisme politique*, dont il a préparé une seconde édition qui, nous l'espérons, verra bientôt le jour.

C'est parcequ'il voyait nos jeunes gens désertir nos campagnes qu'il écrivit cette touchante histoire, si pleine de couleur locale, qui a nom : *Jean Rivard*. C'est un éloquent plaidoyer en faveur de la colonisation. Le *Monde*, de Paris, a fait à *Jean Rivard* l'honneur de le reproduire dans ses colonnes, honneur qui est échu à ce seul ouvrage canadien.

M. Lajoie a quelque peu sacrifié aux muses. Il a écrit une tragédie qui est surtout remarquable, parce qu'elle était l'œuvre d'un écolier de 17 ans. Son *Caution Ervant*, peut-être le chant le plus populaire du pays, n'est qu'un sanglot patriotique que lui arracha la vue de son "pays malheureux" aux jours de 1837. On raconte que ces strophes mélancoliques lui furent inspirées par le spectacle de ses compatriotes partant pour l'exil à la suite des malheureux événements de cette époque.

M. Lajoie a laissé un journal de sa vie, commencé au collège et continué jusqu'aux derniers jours de sa carrière. Nous espérons qu'il sera confié à des mains expérimentées qui sauront en tirer des pages remarquables à plus d'un titre. Ce serait le moyen de faire connaître pleinement un homme qui ne s'est révélé avec tout son mérite qu'à quelques intimes.

On rencontre rarement dans la vie des hommes du caractère de Gerin-Lajoie, des hommes dont on peut dire sans exagération qu'ils n'ont pas de défaut. C'était le vrai sage tel que le conçoit le christianisme, ne vivant que pour son Dieu, sa famille et son pays. Comme écrivain, c'était la figure la plus sympathique de notre petite république des lettres. La comme dans les autres sphères d'actions où il a été répandu, il ne laisse aucun ennemi mais de bons souvenirs, et une mémoire qui sera chère longtemps à ceux qui l'ont connu.

A. D. DECELLES.

LE R. P. ARTHUR BOUCHARD,

PRÊTRE CANADIEN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Mgr Comboni, premier vicaire apostolique de l'Afrique centrale, mort le 10 octobre dernier, victime de son zèle, disait à son dernier passage à Rome, ces paroles remarquables : " Le seul peuple qui soit digne et capable de continuer l'œuvre des missions de l'Afrique centrale est le peuple canadien."

Voilà une parole qui semble bien étrange et qui, pour être comprise, demande une explication.—Comment, après une expérience de vingt-cinq ans, Mgr Comboni était-il arrivé à cette conclusion ? C'est qu'il avait vu à l'œuvre un missionnaire canadien-français dont il avait pu apprécier les aptitudes, unies à des forces physiques et une puissance de résistance qu'il n'a trouvée chez aucun autre peuple. Il n'y a que les montagnards tyroliens, dont les habitudes et le climat ont quelque analogie avec les nôtres, qui peuvent souffrir une comparaison.

L'expérience a prouvé qu'il n'y a guère que les hommes des pays froids qui aient une constitution assez forte pour résister au climat meurtrier de l'Afrique centrale. Une preuve frappante de cette vérité c'est que, des quinze missionnaires de diverses nations partis en même temps que le P. Bouchard pour ces missions, il est le seul qui ait survécu ; et non seulement il a pu résister, mais encore il est le premier blanc qui ait échappé aux fièvres de ce pays.

Mgr Comboni, qui connaissait parfaitement l'histoire du Canada, et avait été en rapport avec un bon nombre de Canadiens, avait même formé le projet de venir au Canada avec le P. Bouchard dans l'intention d'y fonder une école apostolique, dans laquelle il aurait reçu des enfants pauvres donnant des signes de vocation pour la